

1)

ASSOCIATION LARNOD***LOISIRS

VISITE GUIDEE DE LA CATHEDRALE SAINT JEAN DE BESANCON

JEUDI 16 MARS 2023

« Parfois il y a des activités culturelles qu'ils ne faut pas manquer. C'était le cas jeudi 16 mars en découvrant l'histoire à travers les siècles et l'architecture de la Cathédrale Saint-Jean »

Le portail de la cathédrale

C'est d'ailleurs sur le parvis de la cathédrale, que notre groupe à rendez-vous avec Michel BARBOTTE, organisateur de cette visite, et son ami Norbert PETOT, notre guide. Norbert PETOT est un prêtre plein de foi et de dynamisme apostolique que nous apprécierons tout au long de la visite. Mais avant de pénétrer et de découvrir les aléas à travers les siècles de la cathédrale, notre guide nous conte l'histoire de l'effondrement du clocher en 1724. Cet effondrement rendit nécessaire la construction d'un nouveau portail ouvert comme autrefois dans le bas, côté nord. Deux colonnes colossales et cannelées, aux chapiteaux ioniques fleuris, encadrent le portail et supportent un fronton cintré de ressauts latéraux. La porte ornée de deux têtes de chérubins, est surmontée d'un oculus (œil de bœuf) lui-même complété d'un grand médaillon représentant la figure de Saint-Jean évangéliste, vocable de la cathédrale. Celui-ci accompagné de l'aigle, rédige son évangile le regard levé vers le ciel.



Des origines au XIe siècle

La Cathédrale Saint-Jean a la particularité de posséder 2 absides : le chœur roman et le contre-chœur. Elle est construite au sein même du centre historique de la ville dans le quartier capitulaire St Jean, notamment en raison de ses nombreux bâtiments religieux. Elle est blottie au pied du mont Saint-Etienne derrière la Porte Noire gallo-romaine et face à l'ancien palais épiscopal de l'archevêché de Besançon. Son porche, encadré par la Porte Noire, est surmonté à l'arrière par le toit à l'impérial de son clocher.

Vers la fin du IIe siècle, l'évêque Saint Irénée de Lyon envoie deux évangélistes, le prêtre **SAINT-FERJEUX** et le diacre **SAINT-FERREOL** son frère, fonder l'église de **Vesontio** et évangéliser la Séquane gallo-romaine. Ils s'installent dans une grotte de la commune de Saint-Ferjeux d'où ils mènent leur action. Ils se feront martyriser et décapiter le 10 juin 212 sur ordre du gouverneur Romain CLAUDE qui voit dans leur action chrétienne une source de trouble public. Cependant leur objectif est atteint, la Franche-Comté s'évangélise peu à peu et on érige l'église de Saint-Ferjeux en leur honneur (sur laquelle fut construite la Basilique).

2)

La cathédrale carolingienne

Au début du IXe siècle, l'édifice est totalement remanié et orienté différemment. Le nouvel édifice, de style carolingien, est l'œuvre de BERNOIN qui le consacra le 21 avril entre 811 et 838. Cette cathédrale comprend trois nefs, pas de transept, et 2 absides opposées pour une taille d'environ 65 mètres. L'abside principale encadrant l'autel Saint-Etienne ainsi que le trône épiscopal, était tournée vers l'ouest, si bien que les célébrations étaient faites face au peuple, usage que la cathédrale conservera jusqu'au début du XIXe siècle. L'abside secondaire située à l'autre extrémité était, quant à elle, tournée vers l'est et formait la chapelle dite de Sainte-Marie.

Ces dispositions permettent de penser qu'existaient au préalable deux églises, particularité architecturale que l'on retrouvait par exemple à la cathédrale de Genève. Le premier édifice devait accueillir les fonctions principales alors que la seconde avait des fonctions épiscopales ou alors recevait les célébrations particulières comme celle de Pâques.

C'est à cette époque que le patronage de Saint Jean apparaît officiellement. On pense que ce choix est le fait de l'archevêque BERNOIN. Celui-ci aurait consacré le nouveau bâtiment en référence aux origines de l'église de la ville, fondée par **Saint-Ferjeux** et son frère **Saint-Ferréol**, disciples d'Irène de Lyon, lui-même disciple de Polycarpe de Smyrne (évêque d'Izmir – Turquie) disciple de Saint Jean. Cependant les plus anciens patronages de l'édifice ont subsisté, comme l'autel Saint-Etienne ou encore l'autel Sainte-Marie. La cathédrale Saint-Jean est rarement évoquée, on parle plus souvent de l'église ou du chapitre Saint-Etienne comme le mentionne un document datant de 944, insistant sur l'église Saint-Etienne et Sainte-Marie de Besançon. Seul un document officiel du Xe siècle atteste de l'appellation de Saint-Jean en parlant de la nouvelle cathédrale carolingienne. D'autres éléments nous éclairent sur l'édifice conçu par BERNOIN, notamment sur la richesse et le raffinement des décors et en particulier du maître-autel, dont il est fait mention « de l'éclat incomparable des gemmes (pierre précieuse ou pierre transparente).

La reconstruction du XIIe siècle et les transformations du XIIIe siècle

La nouvelle cathédrale de l'archevêque ANSERI comportait, comme l'ancien monument d'ailleurs, deux chevets : le chevet principal, qui était dédié à l'apôtre Saint-Jean, situé à l'ouest de l'édifice, tandis que l'autre chevet, dit de la Vierge, était situé côté oriental. Ce choix ne peut être que celui de perpétuer le souvenir de l'ancien bâtiment, d'autant plus que le nouvel édifice n'était pas reconstruit sur les fondations de l'église carolingienne. Cette nouvelle construction, plus vaste que la précédente, était également de nouveau, bâtie sur un axe différent comme en témoignent les cloîtres qui conservent l'empreinte de l'ancienne cathédrale.

Après l'incendie en 1212, la charpente de style roman fut entièrement détruite, seuls les murs furent épargnés. Cet incendie allait être le point de départ d'une grande campagne de rénovation. A cette époque, des quêtes furent organisées dans le diocèse de Besançon mais aussi dans les diocèses de Genève, Lausanne, Bâle et Belley. Le financement des travaux fut entre les mains de l'archevêque et non des chanoines, ce qui est peu commun dans les autres églises du XIIIe siècle. Les travaux entrepris après cet incendie, devaient profondément modifier l'aspect intérieur de la cathédrale. Sans doute autant pour prévenir de nouveaux incendies que pour se conformer aux nouvelles modes.

3)

Il a donc été décidé de couvrir l'ensemble de l'édifice de voûtes d'ogives gothiques. Les murs romans résistèrent au feu grâce à la remarquable qualité de leur construction. Ils furent conservés dans leur totalité, mais doublés par une véritable armature intérieure.

Au départ, il fallut d'abord reprendre en sous-œuvre les piles circulaires des grandes arcades, qui mesuraient un mètre de diamètre à peine et n'étaient pas assez résistantes pour supporter le poids d'une voûte en pierre. Cette reprise des piles circulaires doit être considérée comme une réelle prouesse technique. L'architecte dut en effet maintenir par des cintres en bois, les arcades et les maçonneries qu'elles supportaient pendant qu'il reconstruisait en totalité les supports, non sans modifier la forme. En effet, s'il conserva le principe d'un fût cylindrique, il adjoignit du côté du vaisseau central et des collatéraux des groupes de trois colonnettes. Celles-ci étant destinées à recevoir les retombées des voûtes d'ogives. Avec ce stratagème architectural, on pouvait donner l'effet de files de colonnes alors que les supports concordaient dans leur nouvelle fonction structurelle.

Dans le même souci de respect de l'œuvre de son prédécesseur, l'architecte, dans le respect de l'art gothique, remplaça les chapiteaux romans au-dessus des piles qu'il venait de reconstruire, non sans les entailler sur deux de leurs faces pour encastrer les chapiteaux surmontant les groupes de colonnettes. Les bases qui représentaient un profil uniforme caractéristique du XIIe siècle, n'eurent pas droit aux mêmes scrupules. Les piliers cruciformes situés en sous-œuvre, furent quant à eux laissés tels quels, car ils étaient suffisamment puissants pour supporter la nouvelle voûte. On incrusta simplement sur deux de leurs faces trois colonnettes devant recevoir les ogives du vaisseau central ainsi que des bas-côtés.

La présence d'une corniche moulurée au-dessus des grandes arcades n'allait pas sans poser un délicat problème. Cette barre horizontale continue s'opposait aux jeux de lignes verticales scandant les travées qui étaient de règle dans l'architecture gothique du XIIIe siècle. L'architecte bisontin résolut astucieusement cette contradiction en créant l'illusion que les faisceaux de colonnettes recevant les ogives, traversent la corniche. Plus encore, il élargit celle-ci en lui ajoutant un bandeau mouluré sur lequel il put établir les minces et hautes colonnettes d'un triplet placé en avant du mur roman et destiné à soutenir la tête des voûtains.

Dans la cathédrale romane, il existait une forte différence de hauteur entre le vaisseau central de la nef (large de 11 mètres environ et sa hauteur sous voûte de 18 mètres) et les absides. Le contraste ne tenait pas seulement au fait que le premier était couvert d'une charpente et les secondes d'une voûte en cul-de-four (voûte en demi-coupe formant une abside). Il reflétait un goût spécifiquement roman pour la différenciation des espaces internes et la hiérarchisation des volumes externes. Au contraire, dès ses premières manifestations, l'architecte « gothique » privilégia l'unité spatiale, par l'adoption d'une hauteur commune à toutes les parties de l'édifice et d'un type unique de voûte, à la croisée d'ogives.

Les chapelles du collatéral sud.

Chapelle des Fonts baptismaux.

La première chose qui frappe en entrant dans cette chapelle, est le baptistère placé en son centre, vaste cuve en pierre où l'on renferme l'eau du baptême. Ce baptistère est le bénitier placé, jadis, à l'entrée de l'ancienne église des Jacobins de la rue Rivotte, à Besançon, dont il ne reste actuellement que le portail. La date inscrite sur le nœud du pied, qui fut remis à neuf vers 1914, indique qu'il fut taillé en 1691. Cette date est écrite en rose pour rappeler Notre-Dame du Saint-Rosaire qui est l'objet particulier

4)

de la dévotion des Dominicains figurant aussi sur le baptistère. Les insignes de leur ordre : le chien de St Dominique portant le flambeau allumé, l'étoile, le chapelet qui forme des guirlandes de perles répétées à plusieurs endroits. La coupe, ornée de têtes d'angelots ailés et de guirlandes, repose sur un pied en griffes d'acanthé (à lire : origine de l'acanthé dans la mythologie grecque...). Sur le mur de droite, on remarque un bas-relief en marbre, représentant la Cène, que l'archevêque de Besançon Mgr Césaire Mathieu a fait fixer en 1845.



Chapelle de la Rose de Saint-Jean.

Cette chapelle fut construite en 1328 par Jean de Cicon en l'honneur de Saint-Pierre. La Rose de Saint Jean, est une sculpture en marbre blanc des Pyrénées du XIe siècle de 1,07 m, creusé en forme de cuvette. Le pourtour est défini par des alvéoles, alors que le centre contient un CHRISME (qui est le monogramme de CHRIST). On voit en bas, l'agneau immolé qui symbolise le sacrifice du Christ. Puis un cercle symbole de la perfection avec la lettre X (dont les deux barres forment deux diamètres du cercle) et le Rhô (dix-septième lettre de l'alphabet grec) perpendiculaire au X. Ces deux lettres, sont les deux premières lettres du mot Christ en grec. De part et d'autre de la croix verticale qui coupe le cercle en deux, se trouve un alpha et un oméga, première et dernière lettre de l'alphabet grec. Elles rappellent la parole du Christ « **je suis le commencement et la fin** ». Enfin au sommet du cercle et de la croix se tient un aigle, symbole de « **Christ** » ressuscité.



5)

Chapelle Boitouset.

Son arc triomphal à l'entrée et sa belle voûte à caissons, et l'une des plus belle de la cathédrale. Cet arc composé de colonnes corinthiennes cannelées sur piédestal, allie le marbre rouge de Sampans à l'albâtre de Saint-Lothain ou de Salins trois localités du jura. Le plus beau demeure à l'intérieur de la chapelle. La voûte est en caissons sculptés de fleurons tombants. Sur les murs est et ouest, un entablement de pierres de Sampans et d'albâtre domine une succession d'apôtres en bas-relief dans un décor troubadour daté de 1832.



La vierge des Jacobins

Cette toile de petite taille, fut rapportée de Rome en bateau en 1632 par un abbé du comté, un certain Claude-Menestrier. En vue du port de Marseille, dans une mer tumultueuse, la galère fit naufrage. Seule la vierge à l'enfant arriva intacte.

« Convaincu qu'il s'agissait d'un signe du Ciel, l'abbé Claude-Menestrier décida d'offrir la toile aux dominicains de Besançon ».

La chapelle de l'Immaculée Conception

Elle a été fondée au XIIIe siècle puis totalement repensée dans les années 1620 à la demande de François CAPITAIN. La beauté de la chapelle est rehaussée par une magnifique Piéta de Conrad MEYT datée de 1532. Le visage de la Vierge, baigné par les larmes et la douleur, présente son fils devant elle en le tenant par les épaules tandis que l'ange supporte son bras gauche. Elle ne le tient pas sur ses genoux comme au Moyen-âge, il est assis à ses pieds dans une attitude annonçant déjà sa résurrection.

La chapelle du Sacré-Cœur affectée à la sépulture des comtes souverains de la Franche-Comté de Bourgogne.

Créée au XIIIe siècle et transformée en 1746. La chapelle possède une crypte creusée en 1875, où le Cardinal Mathieu a fait transférer les ossements des comtes de Bourgogne.

6)

L'abside du Saint- Suaire

- L'architecture :

L'abside possède un pavement de marbres de couleur qui comme les vitraux date du XIXe siècle. On y voit représentée au centre une Jérusalem idéale, de forme circulaire, symbole de perfection dont les murailles sont percées de huit portes et fortifiées de huit tours. Sur les diagonales du pavement, hors les murs de la ville, figurent les palais de David, de Salomon, d'Hérode et de Pilate dans quatre médaillons.



- L'origine

Quand on sait la place qu'a tenue la dévotion au « Saint-Suaire de Besançon », non seulement dans la vie religieuse, mais aussi dans la vie sociale, économique, et même politique de la ville et de la province, il est intéressant de situer historiquement l'apparition de cette insigne relique.

Le saint suaire apparaît à Besançon en 1523 portant l'empreinte du corps du Christ mort. Dans les registres de la cathédrale Saint-Etienne, les chanoines évoquent d'abord une image utilisée dans le cadre du mystère de la Passion. En raison de l'absence de témoignages le décrivant avant cette date, de sa ressemblance avec le saint suaire qui connaît à la même époque un grand succès à Chambéry et fait l'objet de plusieurs reproductions, il pourrait s'agir d'une de ces copies produites dans les décennies 1510 et 1520. Certains auteurs soutiennent que ce suaire se serait trouvé en Franche-Comté dès le XVe siècle, en lien avec le suaire de LIREY. Selon la légende, c'est Théodose II qui aurait fait don en 445 à Célidoine archevêque de Besançon.

A partir de 1523, le Saint Suaire est présenté chaque année au public le jour de Pâques et celui de l'Ascension. Celui-ci fait l'objet d'une très importante vénération au XVIIe siècle, période d'invasions d'épidémies de peste. On donne à cette relique des pouvoirs de protection et de guérison, notamment pour les malades des yeux. Les archives ecclésiastiques conservent la trace des miracles constatés. Après la première conquête française, le saint suaire est transféré en 1669 dans l'abside orientale de la cathédrale Saint-Jean, dite abside du Saint-Suaire. Ce somptueux décor offre un écrin à la plus précieuse des reliques jamais conservée à Besançon.

7)

Notre visite s'achève par l'abside principale encadrant l'autel Saint-Etienne ainsi que le trône épiscopal. C'est en sortant par une porte latérale de la cathédrale que nous nous retrouvons dans la cour de l'ancien Archevêché (actuel rectorat). Une dernière description de l'arc de triomphe appelé « porte noire » qui est assurément l'illustration la plus prestigieuse du passé romain à Besançon.



Avant de quitter cet endroit historique nous nous réunissons pour la photo de groupe au pied des escaliers de l'archevêché et remercions notre organisateur et notre guide qui, après deux heures de visite commentée, a enthousiasmé les participants.



« La cathédrale de Besançon est bien comtoise. Elle ne se révèle pas au premier regard, elle veut être cherchée »

Abbé Marcel FERRY

(Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure)

